

REVUE UNIVERSELLE

La nauscopie ou l'art de reconnaître la présence de navires à 200 lieues de distance. (*Journal des Débats*, 27 mai). — La découverte de la nauscopie date de plus d'un siècle; elle eut pour auteur Bottineau, directeur des travaux du génie à Port-Louis, Ile de France. A force d'observer l'horizon, Bottineau reconnut, vers 1764, que certains phénomènes se produisaient infailliblement quand des navires passaient au large. Il était possible de reconnaître leur présence jusqu'à près de 200 lieues. Malgré toutes sortes de tentatives faites près de lui, Bottineau garda son secret pendant plus de sept années, puis écrivit au ministre de la marine pour lui faire hommage de sa découverte. Le ministre voulut une attestation des autorités de Port-Louis. En conséquence, des expériences eurent lieu 8 mois durant: il y avait engagement formel de l'inventeur de ne laisser venir aucun navire à Port-Louis sans l'avoir annoncé plusieurs jours à l'avance. A partir du 15 mai 1782, 62 annonces concernant 155 vaisseaux furent faites si exactement que les administrateurs de l'Ile de France proposèrent à Bottineau de lui acheter fort cher son secret. Il refusa net... et les administrateurs firent un rapport peu favorable. Pourtant, muni d'attestations nombreuses d'officiers de marine, il vint en France, annonçant en route les navires que l'on devait rencontrer et le voisinage de la terre ferme. Malheureusement, le mémoire remis au ministre était peu clair; après diverses péripéties, il fut enseveli aux Archives nationales d'où M. le colonel Delauney vient de le sortir de l'oubli.

Quant à l'auteur, il s'en retourna à l'Ile de France, ayant épuisé vainement ses économies. Bottineau dit que tout navire produit des émanations qui le suivent et produisent un météore particulier qui trouble la transparence de l'air et est visible à tous les yeux. Peut-être s'agit-il de l'aura du navire, de l'aura collective de l'équipage; peut-être faudrait-il aussi les yeux d'un voyant pour l'apercevoir. Il serait intéressant et utile que ces expériences fussent reprises.

Communication télépathique par écriture automatique par P. Alexandrow. (Du *Rebus*, dans *Zeitschr. f. Spiritismus*, 5 juin, p. 182). — M. Alexandrow, après avoir fait ses humanités à Iaroslav, se rendit au « Polytechnicum » de Riga, et à partir de ce moment eut une correspondance très active et très affectueuse avec sa mère. Un soir il écrivait

à celle-ci; il avait déjà rempli deux pages, mais tout-à-coup il se trouva dans l'impossibilité de continuer; sa pensée se fixant avec insistance sur Iaroslav et sur sa mère. Il dessina machinalement sur une feuille de papier blanc qui se trouvait sur la table. Au bout d'un certain temps — il ne saurait préciser — cet état pénible se dissipa et il fut tout étonné de voir écrit sur le papier en grandes lettres composées de hachures: « Je suis très malade ». Aussitôt il envoya un télégramme à sa sœur pour s'informer de la santé de sa mère. Il lui fut répondu: « Maman très malade, danger de mort passé ». C'est pendant la crise aiguë que la mère avait dû communiquer télépathiquement avec son fils. Y avait-il eu dédoublement? C'est probable.

Vieux cas de mort par autosuggestion ou par action télépathique, par V. Cavalli (*Rivista di studi psichici*, juin, p. 214). — Il s'agit d'un fait très intéressant arrivé en 1701 et publié par Matteo Egitio, humaniste, archéologue et philosophe distingué (1674-1745). Il s'agit du décès d'une demoiselle noble, Elisabetta Maria Trevisani et de celui de son fiancé Giovanni Morosini; ils moururent à un intervalle de quelques heures, après avoir présenté les mêmes symptômes dans le même ordre. Avant de mourir, Morosini connut la mort de sa fiancée par clairvoyance.

Y a-t-il eu dans ce cas, coïncidence extraordinaire, mais possible somme toute? Y a-t-il eu autosuggestion chez l'un des fiancés, chez Morosini? Le fait est également possible, car si l'autosuggestion peut guérir, elle peut aussi rendre malade et déterminer la mort. M. Cavalli penche en faveur de l'action télépathique, parce que la mort du fiancé a suivi celle de la fiancée de trop près pour pouvoir être attribuée à la suggestion, et parce que Morosini a présenté avant sa mort le phénomène de la double vue.

Rêve télépathique (*Rivista di studi psichici*, juin, p. 185). — Mad. X., de Padoue, rêva une nuit très nettement que son beau-frère, M. Silvio Scotti, allait être déplacé dans une autre ville pour y occuper un emploi. Or, la veille, M. Scotti avait accepté un emploi à Intra et n'avait parlé de la chose à sa femme qu'après le départ de sa belle-sœur. L'affaire n'aboutit pas d'ailleurs; mais le cas est très intéressant en ce qu'il met hors de doute la trans-

mission involontaire de la pensée de M. Scotti à sa belle-sœur. Le fait est garanti par M. Soster et par M. Ermacora, le psychologue italien bien connu, qui déploie une si grande activité pour recueillir les phénomènes psychiques les plus authentiques.

Phénomène télépathique chez une petite fille de cinq ans (*Archivio di psichiatria*, xviii, iv, p. 411). — En février dernier une petite fille de moins de cinq ans, habitant une commune du Novarais, eut la perception, par voie supranormale ou télépathique, d'une grave maladie de sa mère qui habitait Settimo Torinese. Celle-ci tomba subitement malade le 17 février vers midi et demi. Vers cinq heures du soir la petite fille présenta les premiers signes d'agitation au milieu de ses jeux avec ses compagnes. A 7 heures précises elle dit : « Je veux aller à la maison. » On lui fit voir qu'il faisait nuit et que ce n'était pas possible : « Je veux aller à la maison, répéta-t-elle, parce que maman est malade. » Or, vers neuf heures et demie, arriva un télégramme annonçant la maladie très grave de la mère. Le lendemain, on prit le premier train, mais entre Novare et Vercelli la petite fille dit subitement : « Maman est morte ! » et se mit à pleurer abondamment. Enfin on arriva, et en entrant dans la chambre de la défunte, la petite fille dit, au milieu des larmes, à sa tante : « Tu vois bien que j'avais raison en te disant que maman était morte. » Ce fait est entouré de toutes les garanties d'authenticité avec signatures des intéressés. La petite-fille était normalement constituée et en bonne santé, bien qu'un peu capricieuse ; elle n'avait pas vu sa mère depuis cinq mois.

Enregistrement photographique des effluves qui se dégagent des extrémités des doigts et du fond de l'œil, par Luys et David (*Société de biologie*, 29 mai, p. 515). — Le procédé employé consiste, pour les mains, dans l'immersion directe des doigts dans un bain d'hydroquinone, appliqués par leur face palmaire sur une plaque au gélatino-bromure dans l'obscurité, pendant environ quinze à vingt minutes. Sur les planches obtenues on voit le quadrillé de la pulpe des doigts avec les effluves qui se dégagent au pourtour comme une sorte de panache. A remarquer particulièrement les empreintes des deux pouces, droit et gauche, dont les effluves s'anastomosent et se relient réciproquement, comme s'il s'agissait des pôles opposés d'un aimant de nous contraires. — Les effluves de l'œil ont été obtenues par la fixation directe et prolongée du regard sur une plaque sensible, dans l'obscurité complète, pendant trente minutes.

« Ces études nouvelles, disent les auteurs, vont

donner un corps à une série de phénomènes anciens connus depuis longtemps, sous formes de conceptions subjectives, faute d'avoir reçu une démonstration objective de leur réalité. — Le *fluide des magnétiseurs* — le fluide signalé par Reichenbach sous le nom d'*od* — la force neurique de Baréty, etc., etc., vont ainsi trouver leur certificat de réalité scientifique. Ainsi on peut dire qu'il se dégage normalement du corps humain, d'une façon continue, pendant l'état de veille, un fluide spécial qui semble être une manifestation essentielle de la vie et qui s'*exteriorise*, ainsi qu'a cherché à le démontrer, dans ces derniers temps, avec un zèle et une persévérance des plus louables, M. le colonel de Rochas, sous le nom d'*exteriorisation de la sensibilité*. »

Le résultat obtenu avec les pouces des deux mains est, en outre, une preuve de la réalité de la polarité humaine.

Les auteurs insistent sur les applications médicales de la méthode. L'état des effluves, leur intensité, leur diminution permettront d'agir, comme avec un nouveau réactif aethésimètre dans le domaine de la sensibilité et, peut-être aussi dans celui de la motricité, et de plus de reconnaître les états émotionnels, voir pathologiques. Peut-être aussi trouvera-t-on dans cette méthode un signe nouveau de la mort réelle !

L'*Eclair* du 29 juin fait observer avec raison que M. Luys n'est pas le premier à avoir photographié les effluves des doigts et rappelle les expériences de M. Baraduc et du commandant Tégrad faites dans des conditions qui prêtent même moins aux objections. Car celles-ci sont arrivées nombreuses contre les expériences de M. Luys. On a d'abord parlé de lignes nodales comme celles qu'on obtient en faisant vibrer une plaque métallique, et cela parce que les doigts ne conservent pas une immobilité absolue.

L'objection faite par M. Guebard, dans une récente communication à la *Société de physique* est analogue, bien que l'origine du mouvement qui produirait les lignes nodales ne soit pas la même pour lui. L'expérience, selon lui, réussit aussi bien avec des objets inertes : doigts de gants bourrés de grenaille de plomb, flacons de formes diverses, bouts de bougie, etc. L'apparition d'auréoles autour de l'empreinte de l'objet, comme celles de lignes de flux paraissant en émaner, « sont dues aux phases successives, pense-t-il, d'un mode particulier de groupement moléculaire interne qui se montrent dans tous les liquides troubles abandonnés au repos sous une faible épaisseur : sorte de cloisonnement cellulaire et réticulé, puis de schistation canaliculée ou de stratification verticale qui, l'une et l'autre, suivent les directions et, par conséquent, peuvent enregistrer les images des lignes, soit de flux, soit

d'égale pression, des dernières agitations tourbillonnaires des liquides. » (*Rev. scientif.*, 10 juillet.)

M. Mottu, de Nantes, parle d'une action chimique de la peau humaine, de la transpiration, sur la couche de bromure d'argent. M. Liorel, de Montereau, parle de la chaleur dégagée par le doigt, etc. On s'est encore demandé si l'agent réducteur ne serait pas contenu dans la peau des doigts, ou si le résultat serait le même en agitant le bain pendant toute la durée de l'expérience, ou enfin si cette action ne se produit qu'avec des sels métalliques réduits par la lumière, etc.

M. Brandt répond à une partie de ces objections dans *La Radiographie* (10 juillet). Tout d'abord on obtient les mêmes résultats en agitant en tous sens le bain révélateur. Puis l'action calorifique est exclue par l'expérience suivante : on chauffe du mercure à 37° et on l'introduit dans un doigt de gant ; celui-ci appliqué sur une plaque ne donne aucun résultat. Reste la prétendue action chimique de la peau. M. Brandt fait d'abord observer qu'il n'y a pas simplement, sur la plaque, une auréole opaque autour de la place occupée par les doigts, mais un rayonnement en tous les sens et toujours identique pour une même personne. Il a exécuté un cliché, *les doigts appliqués sur le verre*, et a obtenu des résultats plus beaux qu'en appliquant les doigts sur le côté émulsionné, ce qui exclut à la fois les objections de l'action chimique de la peau et de la sueur. Le résultat est d'autant plus net que la plaque de verre est moins épaisse.

Avec des bâtons aimantés, MM. Luys et David ont eu, en 20 minutes de pose, avec immobilité absolue, les mêmes résultats qu'avec les doigts ; l'image obtenue s'étend à toute la surface de la plaque. Si, sur les cinq doigts, on en isole deux au moyen de paraffine, l'image donnée par ces deux doigts est très peu intense, sinon nulle ; et de plus il y a dissemblance absolue entre les effluves féminines et les effluves masculines. Ce sont autant de faits que la théorie de M. Guebard ne saurait expliquer.

Il est donc permis de conclure à la réalité d'un fluide émanant du corps humain. M. Brandt, raisonnant d'après les lois générales de la physique et le principe de la conservation de l'énergie, n'hésite pas à attribuer l'action photogénique des doigts à des vibrations.

Phénomène curieux ayant coïncidé avec la mort du fils de Napoléon III. — Dans le *Soleil* du 5 juin, un collaborateur anonyme, après avoir prouvé que « ce n'est ni un amour contrarié, ni un ordre maternel, qui ont poussé le fils de Napoléon III au-devant des sagaies des Zoulous ; que ce sont les outrages incessants de quelques journaux à images », raconte ce qui suit :

« Ce jour fatal, le 1^{er} juin 1879, j'étais aux environs de Paris, chez des bonapartistes fervents ; la journée avait été fort gaie ; on avait fêté, verre en main, prompt et bon retour à celui qui était allé si loin chercher un peu de gloire, et le soir, vers dix heures, les ouvriers de Ruggieri firent partir un feu d'artifice disposé dans le parc. Ce fut superbe ; les pièces succédaient aux pièces et on applaudissait avec délire, lorsque, tout à coup, les hurrahs qui avaient accueilli le bouquet symbolique firent place à un cri général de stupeur et d'angoisse. Aucune des couronnes impériales qui surmontaient les motifs principaux ne s'était enflammée. Toutes, sans exception, étaient restées intactes.

« Quelques jours plus tard, lorsque j'appris la mort tragique du prince impérial, à cette même date du 1^{er} juin où on le fêtait à X..., je pensai, en vieux marin, à calculer la différence de longitude et des heures, entre Paris et le champ de maïs où le fils de Napoléon III avait succombé en héros. Le malheureux avait été tué à l'heure même où refusaient de s'enflammer les couronnes impériales du feu d'artifice tiré en son honneur.

« Je tiens à la disposition des incrédules le témoignage de dix personnes qui assistaient à cette fête du 1^{er} juin 1879. »

Les miracles accomplis par le bandit Balmand M. Jhingan (*Light*, 5 juin, p. 267). — Jhingan est un jeune brahmine, un ascète, d'Amritsar ; c'est un médium des plus remarquables et qui ne se sert de ses pouvoirs que pour le bien : lecture de la pensée, lecture d'écrits cachés, matérialisation à volonté de fleurs, végétaux, fruits, apports, transports d'objets à distance sans aide physique d'aucune sorte, etc., tels sont les faits qu'il produit le plus habituellement. Il a fait tenir dans l'espace, sans appui, des lampes allumées, et qui se balançaient à sa volonté. Il a toute puissance sur son corps ; entre autres on lui a vu pratiquer un trou dans la langue, y faire passer un mouchoir, puis la plaie s'est trouvée guérie par le seul pouvoir de la volonté. Et ces phénomènes, il les produit partout où on le désire, même dans la rue. Un jour, se tenant devant une boutique, il fut prié par une personne qui lui était inconnue de la faire rentrer en possession d'une montre qui avait été perdue. Il commença par se laver les mains avec de l'eau demandée dans la boutique, puis réclama un peu de riz dans lequel il déchiffra un message, enfin fit placer à une distance d'environ six mètres un verre d'eau qu'il ne toucha pas et dans lequel la montre devait paraître. Il lança le riz tout autour de lui, se tint les mains sur la bouche et ferma les yeux. Au bout d'un instant il annonça l'arrivée de la montre

qu'on trouva effectivement dans le verre. Ces expériences, qui exigent une concentration extrême de forces psychiques, épuisent beaucoup M. Jhingan, et dans cet état d'extrême fatigue, il ne peut plus produire aucun phénomène.

La fin du monde, (Progress. Tinker, 24 avril). — Comme le fait remarquer l'auteur, la fin du monde, prophétisée depuis longtemps, ne saurait désigner autre chose que la fin du vieux monde, d'une époque ou d'un cycle, comme on voudra. Dans un ouvrage intitulé *The New Era at Hand*, M. Bimbleby, un astronome de Londres prédit, par le calcul et données historiques en main, l'arrivée prochaine du Christ et le début du Millénaire. Ce livre renferme des diagrammes et des tableaux plaçant les prophéties et les calculs, dans des colonnes parallèles, en face les unes des autres. Voici les conclusions :

- 1° L'Empire Turc sera renversé en septembre 1897.
- 2° L'ère païenne sera close au printemps 1898.
- 3° Les Juifs seront restaurés (en Palestine, nous supposons) à la même époque.
- 4° Le Christ reparaitra sur la terre à Pâques.
- 5° La résurrection et le jugement auront lieu à ou vers la même époque.
- 6° Le règlement des affaires terrestres prendra trente ans et ne sera terminé qu'en 1928.
- 7° Le millénaire commencera en 1928.

Par neuf méthodes distinctes — prophétie, histoire, figuration, et toujours en calculant, M. Bimbleby est arrivé au même résultat, c'est que la période de 1898 à 1928 verra l'accomplissement des dernières grandes prédictions de la Bible. Il s'agit de la disparition d'un ancien état des choses et de son remplacement par un nouveau; mais « seul le sage comprendra », a dit Daniel. — D'après M. Neely, le spiritisme moderne est le saint Jean-Baptiste de l'ère nouvelle.

La télégraphie sans fils. (Hospitalier, dans la *Nature*, 26 juin, p. 58; de Parville, dans *Journ. des Débats*, 8 juillet; W. H. Preece, dans *Revue scientifique*, 17 juillet, p. 89). — La solution de ce problème, surtout applicable aux grandes distances, serait d'une importance considérable; on voit immédiatement le parti qu'on en tirerait pour les navires en mer, les sémaphores, les îlots isolés loin du continent, les armées en campagne, etc. Le fait est acquis, pour une distance qui ne dépasse pas quinze kilomètres, et la découverte est due à un jeune physicien italien M. Marconi qui a présenté et expérimenté avec succès son système en Angleterre. Ainsi un observateur placé en A peut, à travers l'espace, et sans fil conducteur interposé, envoyer un

message télégraphique à un autre observateur placé en B, dans un rayon de 12 à 15 kilomètres, sans que ce message puisse être intercepté ou connu par d'autres que le destinataire. En A est l'appareil transmetteur, un générateur d'ondes électriques, en B l'appareil récepteur, qui est à proprement parler la véritable invention de M. Marconi.

Le principe de l'appareil est facile à comprendre; il repose sur la génération d'ondes électriques au moyen d'un conducteur porté à un potentiel élevé. On sait qu'en faisant éclater les décharges d'une bobine d'induction entre deux sphères de 10 cent. de diamètre isolées (appareil de Herz, modifié par M. Righi) et en réglant convenablement la rapidité des décharges, on obtient des ondes électriques qui se réfléchissent comme la lumière, qui traversent les murs et se propagent au loin. Si dans cet appareil ou un appareil analogue, comme celui de M. Marconi, le potentiel subit des variations périodiques, le champ électrique dans lequel se propagent les ondes subit des variations périodiques de même fréquence. Une clef Morse étant intercalée dans l'appareil, on peut arrêter ou produire des ondes. M. Marconi utilise ainsi des ondes dont la longueur est de 120 centimètres et la fréquence de 250 000 000 par secondes (1). Ces ondes une fois produites, il s'agit de les recueillir avec un récepteur approprié. Pour la construction de son récepteur, le physicien italien a mis en pratique un fait découvert par M. Varley en 1866; des poudres de charbon, des limailles métalliques, etc, disposées en couches minces entre deux plaques conductrices, offrent une grande résistance au passage du courant électrique, tandis qu'elles le laissent aisément passer quand on les tasse ou les comprime; or les ondes électriques opèrent d'elles-mêmes ce tassement en polarisant en quelque sorte les particules, en les faisant *cohérer* (expression d'Oliver Lodge, d'où aussi le nom de *cohéreur* donné à un semblable système). Il suffit d'un léger ébranlement mécanique pour faire décoherer les particules et supprimer la conductibilité. Dans l'appareil de M. Marconi, il y a entre les deux plaques conductrices une couche d'environ un demi-millimètre de limaille de nickel et d'argent associée à une trace de mercure qui sert de liaison. M. Marconi décohere cette limaille en utilisant un circuit local à faire vibrer rapidement la tête d'un petit marteau contre le tube de verre qui renferme les plaques. Dès que la première onde est venue, le marteau remet les choses en l'état primitif et rend le système non conducteur. Si les plaques sont reliées à un circuit local, le courant y passera au moment de l'arrivée de l'onde,

(1) On sait que le produit de la fréquence des ondes quelconques par leur longueur est égal à la vitesse de la lumière, soit 300 000 kilom. par seconde.

puis sera interrompu; ce courant peut être utilisé à actionner un télégraphe Morse. On peut se servir du même circuit pour faire vibrer le marteau et actionner le télégraphe.

La transmission n'est possible qu'à un récepteur accordé avec le transmetteur; il faut que le petit marteau oscille comme les ondes. Il n'est donc pas facile de surprendre le secret de la combinaison et le sens de dépêches transmises. En revanche, un seul et même transmetteur peut agir simultanément, sur plusieurs récepteurs, à la condition qu'ils soient accordés avec lui. Ajoutons que la distance à laquelle les signaux peuvent être transmis est fonction de la longueur d'étincelle que peut donner la bobine d'induction et de la grosseur des sphères du transmetteur. Les intempéries : pluie, brouillard, neige, vent, n'apportent aucune perturbation dans la propagation des ondes; les obstacles matériels entre les deux stations gênent la transmission; il faut alors placer tout ou partie du transmetteur ou du récepteur sur un point élevé, colline, mât, ou même se servir du cerf-volant, d'un ballon, etc. Ces dernières dispositions sont en ce moment à l'étude de la part de M. Preece, de Londres, et de M. Marconi.

La notion de la couleur chez les Egyptiens, par De Mets (*Belgiq. médicale*, 8 juillet, p. 13). — Les productions artistiques des Egyptiens, répandues partout, attestent l'antique opulence et la brillante civilisation de ce peuple. Ils disposaient d'un grand nombre de couleurs; on en compte jusqu'à sept sur les palettes trouvées dans les tombeaux et remontant aux premières dynasties. C'est le rouge, le bleu, le jaune, le vert, le brun, le blanc et le noir. Sous le Moyen-empire, on rencontre deux variétés de rouge, trois de jaune, deux de vert, trois de brun, ce qui porte à une quinzaine les tons parmi lesquels le peintre pouvait choisir. La plupart de ces couleurs étaient minérales; elles étaient d'une solidité remarquable : les rouges ont foncé, le vert s'est terni, les bleus ont verdi ou grisé, mais à la surface seulement; quand on enlève la couche extérieure, les dessous apparaissent brillants et inaltérés. De même que leur dessin, les couleurs des Egyptiens étaient conventionnelles : les hommes étaient colorés en rouge brun les femmes en jaune-clair, à de rares exceptions près. Dans les bas-reliefs de Sési 1^{er} et d'Hathor, la déesse a les chairs rouge-brun comme le roi; on trouve par contre des hommes peints en jaune au temps de la V^e et de la XIX^e dynasties. Dans un temple de Nubie, les pharaons ont le nu peint en bleu. Ailleurs, des Osiris, des Amous ont les chairs bleues ou vertes.

Les sarcophages égyptiens représentent souvent la silhouette humaine plus ou moins achevée. Ainsi, à la XI^e dynastie, le masque est bariolé de couleurs

éclatantes, jaune, rouge, vert; les cheveux et la coiffure sont rayés de bleu et de noir. Le reste du cercueil est ou bien enveloppé de longues ailes dorées d'Isis et de Nephthys, ou bien revêtu d'un ton uniforme, jaune ou blanc, ou illustré parcimonieusement de figures ou de bandes d'hiéroglyphes bleus ou noirs.

Mort de Francis Schlatter. — D'après des nouvelles reçues le 5 juin d'El-Paso (Texas) par *The Examiner*, de San Francisco, deux surveillants de mines américains trouvèrent le 28 mai, dans les premiers contreforts de la Sierra Madre, sur les rives du Puetas Uerdas, à trente-cinq milles au sud de Casa Grande (état de Chihuahua), les restes du célèbre guérisseur Francis Schlatter, qui, on se le rappelle, était d'origine alsacienne. Leur attention fut attirée par une selle attachée à un arbre mort, dans les parties supérieures d'une gorge où court le torrent. On trouva le squelette de Schlatter étendu sur une couverture, un peu au-dessus de l'arbre; les os étaient entièrement blanchis. A côté de lui il y avait une lourde baguette de cuivre, puis empilé près du tronc de l'arbre un gros livre-journal, un paquet de lettres liées ensemble au moyen d'un ruban de caoutchouc, des effets, etc.; tout près de là une bible et une cantine à moitié pleine d'eau; les courroies de la selle et d'autres pièces de vêtements étaient suspendues à une branche d'arbre au-dessus du squelette. Dans un creux de l'arbre on trouva des aiguilles, du fil, des boutons et autres menus objets. A l'intérieur du plat de la bible était inscrit le nom de Francis Schlatter et au-dessous deux versets d'une prière avec la signature « Clarence J. Clarke, Denver, Colorado ».

Il n'y avait aucun signe de violence exercée et les deux surveillants pensèrent que Schlatter s'était laissé volontairement mourir de faim, d'autant plus qu'ils ne purent voir de traces d'ustensiles de cuisine aux alentours. Les autorités publiques de Casa Grande furent prévenues le 30 mai, et le 2 juin le squelette et les effets furent transportés dans ce village. Casa Grande est situé à quinze mille du Terminus actuel de la ligne de chemin de fer Rio Grande, Sierra Madre et Pacific, qui vient d'être construite. On examina les lettres et les autres effets et on put ainsi établir l'identité du défunt avec une entière certitude. Un Indien informa les autorités que plusieurs mois auparavant Schlatter était arrivé dans la région sur un cheval gris qui boitait. Un père Mormon raconta qu'en novembre Schlatter était venu à son campement à cinquante mille à l'ouest de Casa Grande. Il montait un cheval gris, était sans armes et n'avait ni provisions, ni ustensiles de cuisine. Il refusa toute nourriture, disant qu'il jeûnait. Il avait l'air étrange, paraissait préoc-

cupé, et pendant son séjour de quelques heures au campement, guérit le cheval du pâtre d'une tumeur du dos et des jambes de devant en faisant des passes avec la main. Le pâtre reconnut bien la selle trouvée près de Casa Grande. Elle porte la marque d'un fabricant de Denver.

Nous avons déjà brièvement raconté l'histoire de Schlatter dans la *Lumière*; nous n'y reviendrons pas. Ajoutons que sa disparition subite de Denver, l'année dernière, avait eu pour cause sa citation en qualité de témoin contre des fakirs qu'on venait d'arrêter devant des mouchoirs bénis par lui. On le revit ensuite au Nouveau-Mexique, voyageant vers le sud, et il fut vu pour la dernière fois par des pâtres près de Lodsburg, neuf mois avant la découverte de son squelette, s'approchant de la frontière du Mexique. Déjà avant d'arriver à Denver au Nouveau-Mexique, pendant un séjour parmi les Indiens, il avait jeûné quarante jours, tout en guérissant les malades, les paralytiques, les aveugles, rien qu'en les touchant. Est-ce pendant une nouvelle période de jeûne qu'il périt d'inanition? Nous avons peine à croire à un suicide; sa mort fut-elle absolument volontaire, ou a-t-elle été vouée par les puissances célestes?

Curieux cas de télépathie (*Zeitschr. f. Spiritismus*, 19 juin). — Thildy Friedmann, d'Oberachern, se promenant avec son amie Emma B., par un beau jour de printemps, cette dernière dit à plusieurs reprises: « Que le temps est beau! c'est au printemps que je voudrais mourir, quand les arbres sont en fleurs. » Environ six mois après Emma B. tomba malade, et quand le printemps arriva de nouveau, elle sembla aller mieux; tout son entourage et elle-même espéraient la guérison. Or, un soir, Th. Friedmann causait avec une amie dans sa chambre, lorsqu'on frappa à la porte; on cria: « Entrez! »; la porte s'entrebailla, mais personne n'entra. Le même phénomène se présenta trois fois de suite. Le lendemain matin arriva la nouvelle qu'Emma B. était morte et qu'environ une heure avant sa mort elle parlait vivement de son amie; les heures furent trouvées concordantes. Le jour de l'inhumation, le temps était magnifique, les arbres en fleurs. Th. Friedmann se dit en elle-même: « Où peux-tu être, Emma? Sais-tu combien ta perte m'est pénible? » La réponse arriva merveilleuse; un petit arbre en fleurs qui se dressait à l'extrémité de la tombe ouverte, fut secoué si vigoureusement et avec tant de persistance qu'une épaisse couche de ses fleurs vint recouvrir le cercueil. Tous les assistants regardaient avec étonnement; il ne faisait pas le moindre vent.

Le rêve d'un médecin (*Zeitschr. f. Spiritismus*, 26 juin). — Le célèbre professeur de Berlin, Dubois-Reymond, si connu par son *ignorabimus*, a personnellement raconté devant son auditoire le fait suivant: Dans une ville de Poméranie un médecin traitait une malade dont il ne pouvait diagnostiquer le mal et qu'il ne pouvait arriver à guérir. Mais une nuit il eut un rêve singulier qu'il ne put cependant se rappeler en détail; il l'eut une seconde fois et il lui sembla lire dans une brochure neuve des détails sur un médicament qui devait s'appliquer au cas de sa malade; il écrivit ces détails, avec les doses, au réveil, administra le remède à sa malade et réussit à la guérir. Environ deux ans après, une brochure qui venait de paraître tomba entre les mains du médecin; il y trouva à la page qu'il avait vue en rêve, dans le même paragraphe, l'indication littérale de ce qu'il avait vu en rêve. L'auteur de la brochure lui était totalement inconnu. « C'est-là, ajouta Dubois-Reymond, un fait si bien contrôlé que le moindre doute ne peut subsister sur son authenticité. Mais la science ne peut l'expliquer, et par conséquent doit le passer sous silence, ainsi que tous les faits semblables. »

C'est une énormité, et l'on s'explique qu'on ait parlé de faillite de la science devant un pareil aveu d'impuissance. Mais la science n'a qu'à vouloir pour ne pas rester impuissante; il n'y a pas d'inconnaisable pour elle; l'illumination divine ne fait jamais défaut au vrai chercheur. Mais beaucoup vont même plus loin que Dubois-Reymond; au moins il avoue que les faits existent; mais combien d'autres en nient l'existence de parti pris et sans consentir à les vérifier.

Visions prémonitoires (*Psych. Studien*, juin, p. 331). — Le Dr R. Sch. (*Aerztliches Vereinsblatt*, 1^{er} mars) raconte que son arrière-grand-père, à l'époque où il était vicaire auprès du doyen de N., fut un jour chargé par celui-ci de chercher un livre dans un cabinet d'études de l'étage supérieur; il s'y rendit, mais en entrant vit dans la chambre un cercueil où était couché le doyen; épouvanté, il redescendit, disant qu'il n'avait pas trouvé le livre; envoyé une seconde fois, il eut la même vision et revint encore sans rapporter le livre; là-dessus, le doyen monta lui-même et rapporta le livre qui était placé bien en évidence sur la table; dans l'intervalle le vicaire avait fait part à ses collègues de ce qu'il avait vu. Au bout de quelques semaines le doyen, qui à l'époque de la vision était très bien portant, mourut. — Plus tard, le même vicaire, se trouvant à une réunion d'ecclésiastiques, parut très abattu. Ses compagnons lui demandèrent ce qu'il avait, et il répondit: « A notre prochaine réunion, l'un de nous manquera. » Il fut convenu que le nom de

celui qui devait mourir serait placé sous enveloppe et confié à l'un des assistants, ce qui fut fait. Moins de quatre semaines après l'un des ecclésiastiques mourut, et l'on trouva son nom exactement inscrit dans l'enveloppe. — Le même prévit d'ailleurs sa propre mort ; âgé de 43 ans, il annonça à sa femme, à propos d'un déplacement avantageux qu'on lui offrait, qu'il n'était pas disposé à l'accepter, parce qu'il mourrait avant 45 ans. Peu après, en effet, le pasteur se rendit auprès d'un typhique qui était délirant et qui se jeta dans ses bras. Le pasteur en fut si saisi qu'il fut atteint lui-même du typhus et mourut. Il devait connaître plus exactement l'époque de sa mort, mais il ne la dit pas pour ne pas trop effrayer sa femme.

Son fils, le grand-père du Dr R. Sch., vit un jour sur le mur l'ombre de son frère, il regarda l'heure ; il apprit que son frère était mort à la même heure. Il ne le savait pas malade.

Une série de rêves réalisés (Psych. Studien, juin). — Dans son livre : *Materialien für Erfahrungseelenkunde*, Happach raconte que, couché un jour en pleine campagne, il rêva qu'il allait à Mehringen, dans le presbytère, et qu'il y voyait à côté de la porte trois sièges pratiqués dans le mur, les uns au-dessus des autres, ce dont il fut très étonné. Vingt ans après il fut envoyé comme pasteur à Mehringen, où il n'avait jamais été auparavant et, en rendant visite à la veuve de son prédécesseur, vit dans une chambre du presbytère exactement la disposition telle qu'il l'avait rêvée.

Schopenhauer parle d'un cas plus singulier arrivé à Nevent (Gloucestershire), à propos d'une enquête sur une mort accidentelle. Un homme avait disparu ; on vint l'annoncer à son frère qui dit aussitôt : « C'est donc qu'il s'est noyé, car j'ai rêvé cette nuit que je me tenais dans une eau profonde, m'efforçant de le retirer. » La nuit suivante il rêva que le cadavre se trouvait près de l'écluse d'Orenhall, et à côté de lui nageait une truite. Le lendemain il se rendit sur les lieux avec un autre frère, et ils virent effectivement nager une truite dans l'eau à côté du cadavre.

L'instituteur Rase, d'Aensdorff, rêva en 1860 qu'une femme venait lui annoncer que son père souffrait d'un violent point de côté et était malade à mourir. Le lendemain matin il raconta son rêve à sa femme, mais n'eut pas le temps d'achever son récit qu'une femme venait déjà lui apprendre que son père était mort.

Haydn raconte, dans son journal, une histoire analogue. Le 25 mars 1792 un pasteur assistait à un concert où l'on joua un andante en sol majeur de Haydn ; aussitôt il tomba dans une profonde mé-

lancolie et raconta que la nuit précédente il avait rêvé que cet andante, aussitôt qu'il l'entendrait, serait l'annonce de sa mort. Il quitta la société, alla se coucher et mourut.

Justin Kerner parle d'un double rêve bien plus curieux encore. Un instituteur rêva qu'il achetait dans un bureau de loterie un billet portant un numéro donné. Le lendemain il donna l'ordre aux siens de miser sur ce numéro, puis on oublia l'affaire. Lors du tirage, ce même numéro gagna le lot principal, et l'instituteur se rendit au bureau de loterie pour s'assurer que c'était bien celui qu'il avait vu en rêve. Tout était exact, mais chose singulière, le vendeur s'adressa immédiatement à lui en l'appelant : « Monsieur l'instituteur. » Celui-ci demanda au vendeur d'où il le connaissait, et il reçut cette réponse : « J'ai rêvé que vous avez acheté un billet chez moi et je vous ai vu aussi distinctement que je vous vois en ce moment » Les deux rêves avaient eu lieu la même nuit.

Enfin, le 27 avril dernier mourut à l'âge de 46 ans, M. Jules Richard Meyer, de Zwickau, un ardent propagateur du spiritisme. Sa mort avait été prophétisée cinq années auparavant dans les conditions où elle eut lieu : hors de sa maison et avec annonce dans la maison par divers phénomènes.

RÉCOMPENSES

Nous avons parlé de la famille Meusy dans notre dernier numéro, notre texte a eu des lacunes. Il faut lire ainsi :

« M. Victor Levasseur nous adresse un compte rendu chaleureux des récompenses obtenues par la famille Meusy. M. Charles Meusy vient de recevoir sa quarante-deuxième décoration humanitaire : la Croix d'honneur Belfortaise. M. Antony Meusy fils ayant obtenu son brevet d'instituteur a été honoré de trois médailles d'honneur pour services rendus à l'instruction. Madame Meusy, sage-femme de première classe, dame ambulancière en 1870, a reçu, des habitants de La-Chapelle, une médaille et un diplôme pour sa belle et courageuse conduite.



Le Gérant, ALEXANDRE CHARLE.

Bourg (Ain), imprimerie BERTÉA, rue Teynière, 15